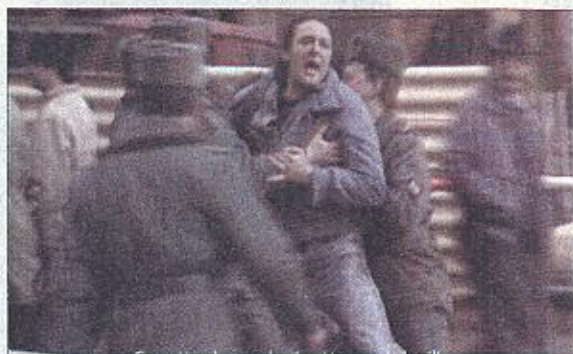


La critique de Pascal Mérieau

Regards

La télé-réalité, la vraie, la seule qui ne mente pas, est aujourd'hui celle des caméras de surveillance. Pour retracer la carrière irrésistible et triste de l'agent de la Stasi dont ils ont choisi d'évoquer la personnalité dans « Pour l'amour du peuple », Eyal Sivan et Audrey Marion ont fait appel à ces images enregistrées à l'insu de ceux qu'elles concernaient en premier chef. Images d'interrogatoires notamment, celles de citoyens ordinaires qui de toute évidence ne comprennent rien à ce qui leur est reproché, par des enquêteurs qui semblent eux-mêmes ne pas savoir ce qu'ils cherchent à apprendre. Moments forts d'un film qui fait peur, par ce qu'il montre d'un passé récent, mais



Pour l'amour du peuple
film franco-allemand d'Eyal Sivan et Audrey Marion
(1 h 28).



Les Trois Chambres de la mélancolie
film finlandais de Pirjo Honkasalo (1 h 46).

après tout « Pour l'amour du peuple » ne nous apprend que peu de chose que nous ne sachions déjà au sujet de la RDA, et surtout par ce qu'il offre d'entrevoir du monde d'aujourd'hui et de celui de demain. Jusque dans son titre, « Pour l'amour du peuple » est l'histoire d'une aliénation, celle de monsieur B., officier impeccable de la Stasi, aujourd'hui consterné d'avoir perdu son travail, ce que l'on conçoit aisément, mais surtout navré que personne n'ait pris conscience de la qualité et de l'importance des missions par lui menées à bien. Aliénation également d'une société tout entière, l'Allemagne de l'Est, mais également la nôtre. Motifs et causes sont différents, politiques en apparence hier, économiques et commerciaux aujourd'hui : il ne fait aucun doute que les talents de monsieur B. trouveront bientôt à s'em-



Damnation
film hongrois de Béla Tarr (1 h 54).



The Taste of Tea
film japonais de Katsuhito Ishii (2 h 23).

ployer, même si pour l'heure son profil inspire plutôt la méfiance. C'est une bonne nouvelle pour lui, une mauvaise pour nous. Quant à lui, Eyal Sivan poursuit la réflexion amorcée avec « Un spécialiste » sur la soumission de l'individu

non tant à une doctrine qu'à un discours dominant. Sa voix vaut d'être entendue.

Avant qu'il ne soit question de télé-réalité, on parlait parfois de cinéma-vérité. La vérité que traque Pirjo Honkasalo n'est pas de celles qui se laissent approcher facilement. Pour la dessiner, la cinéaste finlandaise a choisi de la décliner un temps dans une école de cadets de Saint-Petersbourg, un deuxième dans Grozny en ruine, un troisième dans

une mosquée près de la frontière tchétchène. Figures communes aux trois volets : les enfants. Bourreaux souvent, victimes toujours. Rien d'artificiel dans cette mise en perspective de destins finalement identiques, les uns sont préparés à massacrer les autres, les autres sont conduits à exterminer les uns, entre eux une femme se démène dans Grozny pour sauver ceux qui peuvent l'être encore. Toute la force et la beauté du cinéma sont là, dans cette qualité de regard, cette intelligence et cette compréhension de l'autre, dans ces images d'une beauté à couper le souffle et à faire peur, qui en inscrivant l'humain dans le monde qu'il s'applique à détruire le renvoient à l'absurdité de ses choix et de ses comportements. « Les Trois Chambres de la mélancolie », découvert lors de la dernière Mostra de Venise, est une œuvre magnifique et essentielle.

Le paysage comme un miroir qui reflète l'humain, le visage et l'âme des êtres dessinés, sculptés par leur environnement, que traverse une caméra capable de s'arrêter aussi bien sur l'humidité ruisselante d'un mur lépreux que sur le visage noyé de pluie d'un personnage en perdition. Le cinéma du Hongrois Béla Tarr exige du spectateur disponibilité et ouverture, en retour il lui offre un nettoyage total du regard. Pas à sec, le nettoyage, et pas uniquement parce qu'il pleut souvent sur le noir et blanc de « Damnation », comme sur celui de tous les films de Béla Tarr. S'il ne faisait que raconter son histoire, le film serait bouclé en dix minutes, or il dure près de deux heures, inutile donc de chercher le « pitch », inutile de vouloir se raccrocher aux branches de l'intrigue, il faut au contraire se laisser aller, s'accorder au regard de l'autre et ainsi retrouver le sien, débarrassé enfin de tout ce qui l'empêche de voir.

Comme tout cela n'est pas vraiment gai, nous irons cette semaine chercher la légèreté dans un très beau film japonais. « The Taste of Tea » (la saveur du thé), découvert à Cannes à la Quinzaine des Réalisateurs, est un petit bijou d'humour décalé, taillé par le réalisateur Katsuhito Ishii autour d'une famille gentiment déjantée. C'est drôle, c'est enlevé, c'est touchant, c'est bourré d'invention et ça change tout le temps. Une petite mise en bouche ? Une jeune femme demande à son patron de ne pas appeler chez elle car elle a dit à son mari qu'elle travaillait toute la soirée ; à peine est-elle sortie du bureau que le patron téléphone au mari pour lui dire que sa femme le trompe ; la femme revient et roue le traître de coups. Bien fait pour lui. Bien fait aussi pour nous, qui suivons la scène comme captée, on y revient, par une caméra de surveillance. P.M.